

# Reorganisation des savoirs dans l'Encyclopédie Sur un article de Diderot.

Tatsuo HEMMI

Je voudrais regarder avec vous un autre exemple, montrant l'importance des métadonnées pour une meilleure compréhension de l'Encyclopédie et de ses conditions de l'écriture<sup>15</sup>. J'intitule mon exposé : Reorganisation des savoirs dans l'Encyclopédie, les contraintes de l'ordre alphabétique, ou comment détourner le discours de l'ancien Régime pour former une nouvelle pratique discursive et modéliser un nouvel ordre de connaissance. Je voulais comprendre la dynamique de l'écriture polyphonique de l'Encyclopédie. J'ai intégré dans mes recherches une analyse de cet aspect dynamique. Et j'ai souhaité aborder l'ordre de l'écriture pour renouveler notre lecture critique de l'Encyclopédie. Car elle entretient des rapports complexes avec des dictionnaires précédents comme Cyclopaedia de Chambers ou des ouvrages contemporains comme le dictionnaire universel de Trevoux et, nous allons le voir avec les Histoires et Mémoires de l'Académie des sciences aussi bien que le Dictionnaire universel de médecine, de Robert James.

Comme preuve de l'intrication et de l'utilisation intensive de ces textes-sources, je voudrais prendre l'exemple d'un article rédigé par Diderot : le célèbre *Supplément* sur le *Vin* si souvent utilisé pour indiquer une première émergence de la pensée matérialiste de Diderot, dont je vous ai fait distribuer une retranscription. Comme vous pouvez le constater, j'ai établi le texte avec des notes et je vous propose une lecture comparative avec en regard le texte originel des sources que nous avons pu identifier grâce à nos travaux à la Bibliothèque Nationale de France. Ce texte a bien sûr longtemps été étudié et envisagé comme la preuve des premières conceptions matérialistes de Diderot, Jacques Roger a laissé une analyse pertinente montrant que Diderot

a mobilise ses savoirs pour dire non à ce discours métaphysique dominant de son époque<sup>2)</sup>

Tout cela est vrai mais nous insisterons sur l'existence d'une dimension méconnue, et qui reste inaccessible si on ne prend pas en compte les conditions de rédaction de cet article.

Or ce supplément est en fait composé d'un emprunt à cinq textes différents que nous avons identifiés et isolés. Et ce travail ne fut pas aisé tant Diderot n'explique pas ses sources, il efface, recompose et use très librement des extraits puisés à ses lectures de prédilection, ses notes bibliographiques sont très souvent erronées. Il fond les textes des autres aux siens. À ne prendre en considération que le résultat rédigé, on se trouve devant un produit d'ouï-dire à été effacé. Or certaines interprétations qui sous-estiment ou ignorent cette dimension perdent alors de leur valeur car elles ne peuvent que chercher à comprendre le sujet de l'énonciation, car ce n'est pas toujours Diderot seul qui parle.

Nous allons avancer sur la voie esquissée par Jacques Proust et Marie Le Ca-Tsiomis<sup>3)</sup>

### Genèse du texte du Supplément sur Voltaire

Comment Diderot a-t-il eu accès aux matériaux scientifiques? Nous trouvons à la page 343a trois références bibliographiques. Elles se réfèrent toutes aux Histoires et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, en donnant pour chacune les dates et les paginations. Cependant ces indications sont en réalité trompeuses, car les deux premières indications sont erronées. Des fautes typographiques, qui sont d'ailleurs assez fréquentes dans l'Encyclopédie en sont la cause. Nous ne postulons pas que Diderot ait volontairement souhaité induire son lecteur dans l'erreur. Le camouflage et la ruse nous semblent moins probables que l'erreur.

Nous avons établi le corpus des sources utilisées par Diderot. Nous notons

acesujet

1, que Diderot utilise assurément comme référence principale les Histoires et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, comme il l'indique dans l'article. Toutefois, il le fait en réalité d'une manière beaucoup plus fréquente qu'indiquée dans les références bibliographiques de Diderot

2, que, pour le choix des textes cités, la méthode de Diderot est l'utilisation systématique, non pas des Histoires et Mémoires de l'Académie Royale des sciences de Paris, mais des Table alphabétique des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie royale des de Godin et Demours. Mais, alors que pour d'autres articles de l'Encyclopédie, il se contente de consulter cette Table, pour le Supplément sur le Vdme, Diderot va jusqu'à compiler les dernières recherches; citons De Mairan pour la référence B ou la Peyronie pour la référence C

3, que, Diderot a aussi cité une autre source importante pour compléter la dernière partie de son article. C'est en lisant l'article 'Animus' du Dictionnaire de James que Diderot a trouvé la matière du passage sur la religieuse et les musiciens.

Toutes ces caractéristiques font de ce texte une mosaïque de citations ou l'importance d'une part du dictionnaire de James (nous avons relevé pas moins de 107 occurrences pour la lettre A de l'Encyclopédie - et non pas 31 comme l'indiquent les travaux de Roger dans DPV) et d'autre part des Tables alphabétiques des matières établies par Godin et Demours est indéniable.

## Composition du texte

Diderot utilise, non pas trois, mais cinq références. Mais s'agit-il d'un simple collage, la pensée de Diderot se bornant à agencer et à organiser des savoirs et discours lui ayant préexistés?

Regardons le texte. Pour mettre en lumière le caractère composite du texte, j'ai eu recours à un code couleur afin de signaler chacune des citations,

elles ont referees par des indications en marge ou A par exemple est un des deux noyaux dur du texte (avec D) il s'agit d'un texte de Fontenelle.

La collation de ces sources avec le texte de Diderot nous amene a distinguer trois modes de traitement des sources

- 1) transcription presque litterale dans laquelle Diderot reproduit mot a mot texte refere
- 2) transcription fidele mais presentant certaines modifications d'expressions ,
- 3) resume de textes assez longs, d'une a deux pages pour la plupart

Alors que pour d'autres textes (comme, ABCES, ACCOUCHEMENT, ACIER, ALIMENT ), Diderot plutot prefere les deux derniers types, maniant la reformulation ou le resume. Pour notre Supplement sur Utifne, Diderot a beaucoup travaille comme scripteur fidele. Il a respecte la lettre de ses sources.

#### Diderot et la tradition

Nous venons d'identifier les parties ou Diderot oeuvrait en tant que scripteur, collationneur de savoirs. Nous avons marques en jaune ses interventions personnelle, numerotees d'un asterisque en marge. Diderot intervient 17 fois, et nous pouvons classer ses intrusions en trois categories.

- 1) trois texte relativement longs, contenant plus d'un paragraphe [1], [8], [13]
- 2) des textes courts inseres au milieu des citations en tant que commentaires.
- 3) des signes editoriaux tels que des renvois ou des references.

En ce qui concerne les deux premieres categories d'intervention, nous ne remarquons aucun signe exterieur permettant de distinguer le texte de Diderot des citations. Regardez par exemple le debut du texte B Apres avoir pose un conjonctif Mais », Diderot colle directement un texte de Dortous de Mairan. La transition d'une voix a l'autre se fait subtilement et meme a l'interieur d'une phrase. Le resultat est qu'ecarts et discontinuity se cachent

partout En nous intéressant ainsi aux metadonnees que nous appellerons references implicites nous voyons le texte changer de visage pour nous reveler sa dimension profonde et cachee.

Plus encore, et c'est ici que nous voulons eclairer d'un jour nouveau la redaction de cet article sur Tame, Diderot a souhaite respecter la lettre du discours scientifique sur lequel il se dresse, invisible. Mais, en melant sa voix, il detourne Tesprit des articles - sources pour en annuler Teffet Le tour de force de cette pratique discursive est de faire naitre la critique a l'interieur meme de la matiere du texte cite, de moquer les modalites divergentes, les differentes approches du probleme pour conduire son lecteur, sur la voie que lui-meme pressentait alors comme decisive le siege de Tame est en fait un faux probleme.

Diderot conjugue ironie et critique pour induire le lecteur a penser la dependance reciproque de Tame et du corps, veritable emergence de la problematique diderotienne du materialisme de Tame.

Nous voulons insister sur ce tour de passe-passe ou, la saturation de la reference annule en fait Tobjet de Tenonciation. L'encyclopedie se devait d'etre exhaustive. Diderot et les siens ne pouvaient faire Timpasse sur cet article de synthese sur Tame, il parvient tout de meme, par le detournement des discours de TAncien Regime a ouvrir une autre voie, a degager une nouvelle thematique qui sera celle qui le preoccupera jusqu'au Reve de d'Alembert C'est a notre sens qu'est la pierre de touche de cette ecriture diderotienne, plus qu'un expose de ses propres savoirs, il est Finterprete cambrioleur de la tradition.

340

# A M E

» à Torquatus, qui m'est commune avec vous, c'est  
 » qu'en quittant la vie, je quitterai une république  
 » dont je ne regretterai point d'être enlevé; d'au-  
 » tant plus que la mort exclut tout sentiment ». Et  
 il dit à son ami Tércntianus : « Lorsque les conseils ne  
 » fervent plus de rien, on doit néanmoins, quelque  
 » chose qu'il puisse arriver, le supporter avec mo-  
 » dération, puisque la mort est la fin de toutes cho-  
 » ses ». Il est certain que Cicéron déclare ici ses vé-  
 ritables sentimens. Ce sont des lettres qu'il écrivoit  
 à ses amis pour les consoler lorsqu'il avoit besoin lui-  
 même de consolation, à cause de la triste & mau-  
 vaise situation des affaires publiques : circonstances  
 où les hommes sont peu susceptibles de déguisemens  
 & d'artifices, & où ils sont portés à déclarer leurs  
 sentimens les plus secrets. Les passages que l'on ex-  
 trait de Cicéron pour prouver qu'il croyoit l'immor-  
 talité de l'ame, ne détruisent point ce qu'on vient d'a-  
 vancer : car l'opinion des Payens sur l'immortalité  
 de l'ame, bien-loin de prouver qu'il y eût après cette  
 vie un état de peines & de récompenses, est incom-  
 patible avec cette idée, & prouve directement le  
 contraire, comme je l'ai déjà fait voir.

La plus belle occasion de discuter quels étoient les  
 vrais sentimens des différentes sectes philosophiques  
 sur le dogme d'un état futur, se présenta autrefois  
 dans Rome, lorsque César pour dissuader le Sénat  
 de condamner à mort les partisans de Catilina, avan-  
 ça que la mort n'étoit point un mal, comme se l'ima-  
 ginoient ceux qui prétendoient l'infliger pour châti-  
 ment; appuyant son sentiment par les principes con-  
 nus d'Epicure sur la mortalité de l'ame. Caton & Ci-  
 céron, qui étoient d'avis qu'on fit mourir les conspi-  
 rateurs, n'entreprirent cependant point de combat-  
 tre cet argument par les principes d'une meilleure  
 philosophie; ils se contenterent d'alléguer l'opinion  
 qui leur avoit été transmise par leurs ancêtres sur la  
 croyance des peines & des récompenses d'une autre  
 vie. Au lieu de prouver que César étoit un méchant  
 philosophe, ils se contenterent d'insinuer qu'il étoit  
 un mauvais citoyen. C'étoit évader l'argument; &  
 rien n'étoit plus opposé aux regles de la bonne Logi-  
 que que cette réponse, puisque c'étoit cette autorité  
 même de leurs maîtres que César combattoit par les  
 principes de la Philosophie Greque. Il est donc bien  
 décidé que tous les Philosophes Grecs n'admettoient  
 point l'immortalité de l'ame dans le sens que nous la  
 croyons. Mais avons-nous des preuves bien convain-  
 quantes de cette immortalité? S'il s'agit d'une certi-  
 tude parfaite, notre raison ne sauroit la décider. La  
 raison nous apprend que notre ame a eu un commen-  
 cement de son existence; qu'une cause toute-pui-  
 sante & souverainement libre l'ayant une fois tirée  
 du néant, la tient toujours sous sa dépendance, & la  
 peut faire cesser dès qu'elle voudra, comme elle l'a  
 fait commencer dès qu'elle a voulu. Je ne puis m'as-  
 surer que mon ame subsistera après la mort, & qu'elle  
 subsistera toujours, à moins que je ne sache ce que le  
 Créateur a résolu sur sa destinée. C'est uniquement  
 sa volonté qu'il faut consulter; & l'on ne peut con-  
 noître sa volonté s'il ne la révèle. Les seules promes-  
 ses d'une révélation peuvent donc donner une pleine  
 assurance sur ce sujet; & nous n'en doutons pas,  
 si nous voulons croire le souverain Docteur des hom-  
 mes. Comme il est le seul qui ait pu leur promettre  
 l'immortalité, il déclare qu'il est le seul qui ait mis  
 ce dogme dans une pleine évidence, & qui l'ait con-  
 duit à la certitude. Quoique la révélation seule puisse  
 nous convaincre pleinement de cette immortalité,  
 néanmoins on peut dire que la raison a de très-grands  
 droits sur cette question, & qu'elle fournit en foule des  
 raisons si fortes, & qui deviennent d'un si grand poids  
 par leur assemblage, que cela nous mène à une es-  
 pece de certitude. En effet, notre ame douée d'intel-

# A M E

ligence & de liberté, est capable de connoître l'or-  
 dre & de s'y soumettre; elle l'est de connoître Dieu  
 & de l'aimer; elle est susceptible d'un bonheur infini  
 par ces deux voies: capable de vertu, avide de fé-  
 licité & de lumière, elle peut faire à l'infini des pro-  
 grès à tous ces égards, & contribuer ainsi pendant  
 l'éternité, à la gloire de son Créateur. Voilà un grand  
 préjugé pour sa durée. La sagesse de Dieu lui permet-  
 toit-elle de placer dans l'ame tant de facultés, sans  
 leur proposer un but qui leur réponde; d'y mettre un  
 fonds de richesses immenses, qu'une éternité seule  
 fût à développer; richesses inutiles pourtant, s'il  
 lui refuse une durée éternelle. Ajoutez à cette pre-  
 mière preuve la différence essentielle qui se trouve  
 entre la vertu & le vice: la terre est le lieu de leur  
 naissance & de leur exercice; mais ce n'est pas le  
 lieu de leur juste rétribution. Un mélange confus des  
 biens & des maux, obscurcit ici-bas l'économie de  
 la providence par rapport aux actions morales. Il  
 faut donc qu'il y ait pour les ames humaines, un  
 tems au-delà de cette vie, où la sagesse de Dieu se  
 manifeste à cet égard, où sa providence se dévelop-  
 pe, où sa justice éclate par le bonheur des bons, &  
 par les supplices des méchans, & où il paroisse à tout  
 l'univers que Dieu ne s'intéresse pas moins à la con-  
 duite des êtres intelligens, & qu'il ne regne pas moins  
 sur eux que sur les créatures insensibles. Rassemblez  
 les raisons prises de la nature de l'ame humaine, de  
 l'excellence & du but de ses facultés, considérées  
 dans le rapport qu'elles ont avec les attributs divins;  
 prises des principes de vertu & de religion qu'elle  
 renferme, de ses desirs & de sa capacité pour un bon-  
 heur infini; joignez toutes ces raisons avec celles que  
 nous fournit l'état d'épreuve où l'homme se trouve  
 ici-bas, la certitude & tout à la fois les obscurités de  
 la providence, vous conclurez que le dogme de l'im-  
 mortalité de l'ame humaine est fort au-dessus du pro-  
 bable. Ces preuves bien méditées, forment en nous  
 une conviction, à laquelle il n'y a que les seules pro-  
 messes de la révélation qui puissent ajouter quelque  
 chose.

Pour la quatrième question, savoir quels sont les  
 êtres en qui réside l'ame spirituelle, vous consulterez  
 l'article AME DES BESTES. (X)

\* Aux quatre questions précédentes sur l'origine,  
 la nature, la destinée de l'ame, & sur les êtres en  
 qui elle réside, les Physiciens & les Anatomistes en  
 ont ajouté une cinquième, qui sembloit plus être de  
 leur ressort que de la Métaphysique; c'est de fixer  
 le siège de l'ame dans les êtres qui en ont. Ceux  
 d'entre les Physiciens qui croient pouvoir admettre  
 la spiritualité de l'ame, & lui accorder en même  
 tems de l'étendue, qualité qu'ils ne peuvent plus  
 regarder comme la différence spécifique de la ma-  
 tière, ne lui fixent aucun siège particulier: ils disent  
 qu'elle est dans toutes les parties du corps; & com-  
 me ils ajoutent qu'elle existe toute entière sous cha-  
 que partie de son étendue, la perte de certains mem-  
 bres ne doit rien ôter ni à ses facultés, ni à son ac-  
 tivité, ni à ses fonctions. Ce sentiment résout des dif-  
 ficultés: mais il en fait naître d'autres, tant sur cette  
 manière particulière & incompréhensible d'exister  
 des esprits, que sur la distinction de la substance spi-  
 rituelle & de la substance corporelle; aussi n'est-il  
 guère suivi. Les autres Philosophes pensent qu'elle  
 n'est point étendue, & que pourtant il y a dans le  
 corps, un lieu particulier où elle réside & d'où elle  
 exerce son empire. Si ce n'étoit un certain sentiment  
 commun à tous les hommes, qui leur persuade que  
 leur tête ou leur cerveau est le siège de leurs pen-  
 sées, il y auroit autant sujet de croire que c'est le  
 poulmon ou le foie, ou tel autre viscère qu'on vou-  
 drait, car si leur mécanisme n'a & ne peut avoir  
 aucun rapport avec la faculté de penser, comme on

[\*] Texte de Diderot 6)

[A]

[\*-2] Texte de Diderot



# A M E

[\*-3] Texte de Diderot

[\*-4] Texte de Diderot

[\*-5] Texte de Diderot

[\*-6] Texte de Diderot

[A-2]

[\*-7] Texte de Diderot

l'a démontré ci-devant, celui du cerveau n'y en a pas davantage. Il faudroit, à ce qu'il semble, une partie où vinssent aboutir tous les mouvemens des sensations, &c. telle que M. Descartes avoit imaginé la glande pinéale. Voyez GLANDE PINÉALE. Mais il n'est que trop vrai, comme on le verra dans la suite de cet article, que c'étoit une pure imagination de ce Philosophe, &c. que non-seulement cette partie, mais mille autre n'est capable des fonctions qu'il lui attribuoit. Ces traces qu'on suppose si volontiers, &c. dont les Philosophes ont tant parlé qu'elles sont devenues familières dans le discours commun, on ne fait pas trop bien où les mettre; & l'on ne voit point de partie dans le cerveau qui soit bien propre ni à les recevoir ni à les garder. Non-seulement nous ne connoissons pas notre *ame*, ni la manière dont elle agit sur des organes matériels: mais dans ces organes mêmes nous ne pouvons appercevoir aucune disposition qui détermine l'un plutôt que l'autre à être le siège de l'*ame*.

Cependant la difficulté du sujet n'exclut pas les hypothèses, elle doit seulement les faire traiter avec moins de rigueur. Nous ne finissons point si nous les voulions rapporter toutes. Comme il étoit difficile de donner la préférence à une partie sur une autre, il n'y en a presque aucune où l'on n'ait placé l'*ame*. On la met dans les ventricules du cerveau, dans le cœur, dans le sang, dans l'estomac, dans les nerfs, &c. mais de toutes ces hypothèses, celles de Descartes, de Vieussens & de Lancisi, ou de M. de la Peyronie, paroissent être les seules auxquelles leurs auteurs aient été conduits par des phénomènes, comme nous l'allons faire voir. M. Vieussens le fils a supposé dans un ouvrage où il se propose d'expliquer le délire mélancholique, que le centre ovale étoit le siège des fonctions de l'esprit. Selon les découvertes ou le système de M. Vieussens le père, le centre ovale est un tissu de petits vaisseaux très-déliés, qui communiquent tous les uns avec les autres par une infinité d'autres petits vaisseaux encore infiniment plus déliés, qui produisent tous les points de leur surface extérieure. C'est dans les premiers de ces petits vaisseaux que le sang artériel se subtilise au point de devenir esprit animal, &c. il coule dans les seconds sous la forme d'esprit. Au dedans de ce nombre prodigieux de tuyaux presque absolument imperceptibles se font tous les mouvemens auxquels répondent les idées, &c. les impressions que ces mouvemens y laissent, sont les traces qui rappellent les idées qu'on a déjà eues. Il faut savoir que le centre ovale se trouve placé à l'origine des nerfs, ce qui favorise beaucoup la fonction qu'on lui donne ici. Voyez CENTRE OVALE.

Si cette mécanique est une fois admise, on peut imaginer que la santé, pour ainsi dire, matérielle de l'esprit, dépend de la régularité, de l'égalité, de la liberté du cours des esprits dans ces petits canaux. Si la plupart sont affaiblis, comme pendant le sommeil, les esprits qui coulent dans ceux qui restent formellement ouverts, réveillent au hasard des idées entre lesquelles il n'y a le plus souvent aucune liaison, &c. que l'*ame* ne laisse pas d'assembler, faute d'en avoir en même-temps d'autres qui lui en fussent voir l'incompatibilité: à au contraire tous les petits tuyaux sont ouverts, &c. que les esprits s'y portent en trop grande abondance, &c. avec une trop grande rapidité, il se réveille à la fois une foule d'idées très-vives, que l'*ame* n'a pas le temps de distinguer ni de comparer, &c. c'est là la frénésie. S'il y a seulement dans quelques petits tuyaux une obstruction telle que les esprits cessent d'y couler, les idées qui y étoient attachées sont absolument perdues pour l'*ame*, elle n'en peut plus faire aucun usage dans ses opérations, de sorte qu'elle portera un jugement injuste toutes

# A M E

341

les fois que ces idées lui auroient été nécessaires pour en former un raisonnement; hors de-là tous ses jugemens seront sains, c'est-là le délire mélancholique.

M. Vieussens a fait voir combien sa supposition s'accorde avec tout ce qui s'observe dans cette maladie; puisqu'elle vient d'une obstruction, elle est produite par un sang trop épais & trop lent, aussi n'a-t-on point de fièvre. Ceux qui habitent un pays chaud, & dont le sang est dépourvu de ses parties les plus subtiles par une trop grande transpiration; ceux qui usent d'alimens trop grossiers, ceux qui ont été frappés de quelque grande & longue crainte, &c. doivent être plus sujets au délire mélancholique. On pourroit pousser le détail des suppositions si loin qu'on voudroit, & trouver à chaque supposition différente, un effet différent, d'où il résulteroit qu'il n'y a guère de tête si saine où il n'y ait quelque petit tuyau du centre ovale bien bouché.

Mais quand la supposition de la cause de M. Vieussens s'accorderoit avec tous les cas qui se présentent, elle n'en seroit peut-être pas davantage la cause réelle. Les Anciens attribuoient la pesanteur de l'air à l'horreur du vuide, & l'on attribue aujourd'hui tous les phénomènes célestes à l'attraction. Si les Anciens sur des expériences répétées avoient découvert dans cette horreur quelque loi constante, comme on en a découvert une dans l'attraction, auroient-ils pu supposer que l'horreur du vuide étoit vraiment la cause des phénomènes, quand même les phénomènes ne se feroient jamais écartés de cette loi? Les Newtoniens peuvent-ils supposer que l'attraction soit une cause réelle, quand même il ne surviendrait jamais aucun phénomène qui ne suivît la loi inverse du carré des distances? Point du tout. Il en est de même de l'hypothèse de M. Vieussens. Le centre ovale a beau avoir des petits tuyaux, dont les uns s'ouvrent & les autres se bouchent; quand il pourroit même s'assurer à la vue (ce qui lui est impossible) que le délire mélancholique augmente ou diminue dans le rapport des petits tuyaux ouverts, aux petits tuyaux bouchés; son hypothèse en acquerrait beaucoup plus de certitude, & rentrerait dans la classe du flux & reflux, & de l'attraction considérée relativement aux mouvemens de la lune: mais elle ne seroit pas encore démontrée. Tout cela vient de ce que l'on n'apperceoit par-tout que des effets qui se correspondent, & point du tout dans un de ces effets la raison de l'effet correspondant; presque toujours la liaison manque, & nous ne la découvrons peut-être jamais.

Mais de quelque manière que l'on conçoive ce qui pense en nous, il est constant que les fonctions en sont dépendantes de l'organisation, & de l'état actuel de notre corps pendant que nous vivons. Cette dépendance mutuelle du corps & de ce qui pense dans l'homme, est ce qu'on appelle l'*union du corps avec l'ame*; union que la saine Philosophie & la révélation nous apprennent être uniquement l'effet de la volonté libre du Créateur. Du moins n'avons-nous nulle idée immédiate de dépendance, d'union, ni de rapport entre ces deux choses, *corps & pensée*. Cette union est donc un fait que nous ne pouvons révoquer en doute, mais dont les détails nous sont absolument inconnus. C'est à la seule expérience à nous les apprendre, & à décider toutes les questions qu'on peut proposer sur cette matière. Une des plus curieuses est celle que nous agissons ici: l'*ame* exerce-t-elle également ses fonctions dans toutes les parties du corps auquel elle est unie? ou y en a-t-il quelqu'une à laquelle ce privilège soit particulièrement attaché? S'il y en a une, quelle est cette partie? C'est la glande pinéale, a dit Descartes, c'est le centre ovale, a dit Vieussens, c'est le corps cal-

[\*-8] Texte de Diderot

[B]

[\*-9] Texte de Diderot

342

A M E

leux, ont dit Lancisi & M. de la Peyronie. Descartes n'avoit pour lui qu'une conjecture, sans autre fondement que quelques convenances. Vieussens a fait un système, appuyé de quelques observations anatomiques; M. de la Peyronie a présenté le sien avec des expériences.

[B-2]

Descartes vit la glande pinéale unique & comme suspendue au milieu des ventricules du cerveau par deux filamens nerveux & flexibles, qui lui permettent d'être mue en tous sens, & par où elle reçoit toutes les impressions que le cours des esprits ou d'un fluide quelconque qui coule dans les nerfs, y peut apporter de tout le reste du corps; il vit la glande pinéale environnée d'artérioles, tant du lacs choiroïde que des parois internes des ventricules, où elle est renfermée, & dont les plus déliés tendent vers cette glande; & sur cette situation avantageuse, il conjectura que la glande pinéale étoit le siège de l'ame, & l'organe commun de toutes nos sensations. Mais on a découvert que la glande pinéale manquoit dans certains sujets, ou qu'elle y étoit entièrement oblitérée, sans qu'ils eussent perdu l'usage de la raison & des sens: on l'a trouvée putréfiée dans d'autres, dont le sort n'avoit pas été différent: elle étoit pourrie dans une femme de vingt-huit ans, qui avoit conservé le sens & la raison jusqu'à la fin; & voilà l'ame délogée de l'endroit que Descartes lui avoit assigné pour demeure.

[\*-10] Texte de Diderot

[B-3]

On a des expériences de destruction d'autres parties du cerveau, telles que les *nates* & *testes*, sans que les fonctions de l'ame aient été détruites. Il en faut dire autant des *corps cannelés*; c'est M. Petit qui a chassé l'ame des corps cannelés, malgré leur structure singulière. Où est donc le *sensorium commune*? où est cette partie, dont la blessure ou la destruction emporte nécessairement la cessation ou l'interruption des fonctions spirituelles, tandis que les autres parties peuvent être altérées ou détruites, sans que le sujet cesse de raisonner ou de sentir? M. de la Peyronie fait passer en revue toutes les parties du cerveau, excepté le corps calleux; & il leur donne l'exclusion par une foule de maladies très-marquées & très-dangereuses qui les ont attaquées, sans interrompre les fonctions de l'ame: c'est donc, selon lui, le corps calleux qui est le lieu du cerveau qu'habite l'ame. Oui, c'est selon M. de la Peyronie, le corps calleux qui est ce siège de l'ame, qu'entre les Philosophes les uns ont supposé être partout, & que les autres ont cherché en tant d'endroits particuliers; & voici comment M. de la Peyronie procède dans la démonstration.

[\*-11] Texte de Diderot

[C]

« Un paysan perdit par un coup reçu à la tête, une très-grande cuillerée de la substance du cerveau; cependant il guérit, sans que sa raison en fût altérée: donc l'ame ne réside pas dans toute l'étendue de la substance du cerveau. On a vu des sujets en qui la glande pinéale étoit oblitérée ou pourrie; d'autres qui n'en avoient aucune trace, & tous cependant jouissoient de la raison: donc l'ame n'est pas dans la glande pinéale. On a les mêmes preuves pour les *nates*, les *testes*, l'*infundibulum*, les *corps cannelés*, le *cervelet*; je veux dire que ces parties ont été ou détruites, ou attaquées de maladies violentes, sans que la raison en souffrit plus que de toute autre maladie: donc l'ame n'est pas dans ces parties. Reste le corps calleux. »

[\*-12] Texte de Diderot

[C-2]

On peut voir dans le Mémoire de M. de la Peyronie, toutes les expériences par lesquelles il prouve que cette partie du cerveau n'a pu être altérée ou détruite, sans que l'altération ou la perte de la raison ne s'en soit suivie; nous nous contenterons de rapporter ici celle qui nous a le plus fortement affecté. Un jeune homme de seize ans fut blessé d'un coup de pierre au-haut & au-devant du pariétal gauche; l'os fut contus &

A M E

ne parut point fêlé; il ne survint point d'accident jusqu'au vingt-cinquième jour, que le malade commença à sentir que l'œil droit s'affoiblissoit, & qu'il étoit pesant & douloureux, surtout lorsqu'on le pressoit: au bout de trois jours, il perdit la vue de cet œil seulement; il perdit ensuite l'usage presque entier de tous les sens, & il tomba dans un assoupissement & un affaïssement absolu de tout le corps: on fit des incisions; on fit trois trépan; on ouvrit la dure-mère; on tira d'un abcès, qui devoit avoir environ le volume d'un œuf de poule, trois onces & demie de matière épaisse, avec quelques flocons de la substance du cerveau. On jugea par la direction d'une sonde applatie & arrondie par le bout en forme de champagne, qu'on nomme *meningophylax*, & par la profondeur de l'endroit où cette sonde pénétrait, qu'elle étoit soutenue par le corps calleux, quand on l'abandonnoit légèrement.

Dès que le pus qui pesoit sur le corps calleux fut vuide, l'assoupissement cessa, la vue & la liberté des sens revinrent. Les accidens recommençoient à mesure que la cavité se remplissoit d'une nouvelle suppuration, & ils disparoissoient à mesure que les matières sortoient. L'injection produisoit le même effet que la présence des matières: dès que l'on remplissoit la cavité, le malade perdoit la raison & le sentiment; & on lui redonnoit l'un & l'autre en pompant l'injection par le moyen d'une seringue: en laissant même aller le *meningophylax* sur le corps calleux, son seul poids rappelloit les accidens, qui disparoissoient quand ce poids étoit éloigné. Au bout de deux mois, ce malade fut guéri; il eut la tête entièrement libre, & ne ressentit pas la moindre incommodité.

Voilà donc l'ame installée dans le corps calleux, jusqu'à ce qu'il survienne quelque expérience qui l'en déplace, & qui réduise les Physiologistes dans le cas de ne savoir plus où la mettre. En attendant, considérons combien ses fonctions tiennent à peu de chose; une fibre dérangée; une goutte de sang extravasée; une légère inflammation; une chute; une corruption: & adieu le jugement, la raison, & toute cette pénétration dont les hommes sont si vains: toute cette vanité dépend d'un filet bien ou mal placé, sain ou mal sain.

Après avoir employé tant d'espace à établir la spiritualité & l'immortalité de l'ame, deux sentimens très-capables d'enorgueillir l'homme sur sa condition à venir; qu'il nous soit permis d'employer quelques lignes à l'humilier sur sa condition présente par la contemplation des choses futiles d'où dépendent les qualités dont il fait le plus de cas. Il a beau faire, l'expérience ne lui laisse aucun doute sur la connexion des fonctions de l'ame, avec l'état & l'organisation du corps; il faut qu'il convienne que l'impression inconsiderée du doigt de la Sage-femme suffisoit pour faire un sot, de Corneille, lorsque la boîte osseuse qui renferme le cerveau & le cervelet, étoit molle comme de la pâte. Nous finirons cet article par quelques observations qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie, dans beaucoup d'autres endroits, & qu'on s'attend sans doute à rencontrer ici.

[\*-13] Texte de Diderot

[D]

Un enfant de deux ans & demi, ayant joui jusqu'à d'une santé parfaite, commença à tomber en langueur; la tête lui grossissoit peu-à-peu: au bout de dix-huit mois il cessa de parler aussi distinctement qu'il avoit fait; il n'apprit plus rien de nouveau; au contraire toutes les fonctions de l'ame s'altérèrent au point qu'il vint à ne plus donner aucun signe de perception ni de mémoire, non pas même de goût, d'odorat ni d'ouïe: il mangeoit à toute heure, & recevoit indifféremment les bons & les mauvais alimens: il étoit toujours couché sur le dos, ne pouvant soutenir ni remuer la tête, qui étoit devenue fort grosse & fort



## A M E

lourde; il dormoit peu, & crioit nuit & jour; il avoit la respiration foible & fréquente, & le poux fort petit, mais réglé; il digéroit assez bien, avoit le ventre libre, & fut toujours sans fièvre.

Il mourut après deux ans de maladie; M. Littré l'ouvrit, & lui trouva le crâne d'un tiers plus grand qu'il ne devoit être naturellement, de l'eau claire dans le cerveau; l'entonnoir large d'un pouce, & profond de deux; la glande pinéale cartilagineuse; la moëlle allongée, moins molle dans sa partie antérieure que le cerveau; le cervelet skirreux, ainsi que la partie postérieure de la moëlle allongée, & la moëlle de l'épine & les nerfs qui en faisoient, plus petits & plus mous que de coutume. *Voyez les Mémoires de l'Académie, année 1705, pag. 57; année 1741, Hist. pag. 21; année 1709, Hist. pag. 11; & dans notre Dictionnaire les articles CERVEAU, CERVELET, MOËLLE, ENTONNOIR, &c.*

La nature des aliments influe tellement sur la constitution du corps, & cette constitution sur les fonctions de l'ame, que cette seule réflexion seroit bien capable d'effrayer les mères qui donnent leurs enfans à nourrir à des inconnues.

Les impressions faites sur les organes encore tendres des enfans, peuvent avoir des suites si fâcheuses, relativement aux fonctions de l'ame, que les pères doivent veiller avec soin, à ce qu'on ne leur donne aucune terreur panique, de quelque nature qu'elle soit.

Mais voici deux autres faits très-propres à démontrer les effets de l'ame sur le corps, & réciproquement les effets du corps sur l'ame. Une jeune fille que ses dispositions naturelles, ou la sévérité de l'éducation, avoit jetée dans une dévotion outrée, tomba dans une espèce de mélancholie religieuse. La crainte mal raisonnée qu'on lui avoit inspirée du foudre, du feu, avoit rempli son esprit d'idées noires; & la suppression de ses règles fut une suite de la terreur & des alarmes habituelles dans lesquelles elle vivoit. L'on employa inutilement contre cet accident les emmenagogues les plus efficaces & les mieux choisis; la suppression dura; elle occasionna des effets si fâcheux, que la vie devint bientôt insupportable à la jeune malade, & elle étoit dans cet état, lorsqu'elle eut le bonheur de faire connaissance avec un Ecclesiastique d'un caractère doux & liant, & d'un esprit raisonnable, qui, par la douceur de sa conversation, par la force de ses raisons, vint à bout de bannir les frayeurs dont elle étoit obsédée, à la réconcilier avec la vie, & à lui donner des idées plus saines de la Divinité, & à peine l'esprit fut-il guéri, que la suppression cessa, que l'embonpoint revint, & que la malade jouit d'une très-bonne santé, quoique la manière de vivre fût exactement la même dans les deux états opposés. Mais comme l'esprit n'est pas moins sujet à des rechûtes que le corps; cette fille étant retombée dans ses premières frayeurs superstitieuses, son corps retomba dans le même dérangement, & la maladie fut accompagnée des mêmes symptômes qu'auparavant. L'Ecclesiastique suivit, pour la tirer de là, la même voie qu'il avoit employée; elle lui réussit, les règles reparurent, & la santé revint. Pendant quelques années, la vie de cette jeune personne fut une alternative de superstition & de maladie, de religion & de santé. Quand la superstition dominoit, les règles cessoient, & la santé disparaissoit; lorsque la religion & le bon sens reprenoient le dessus, les humeurs suivoient leur cours ordinaire, & la santé revenoit.

Un Musicien célèbre, grand compositeur, fut attaqué d'une fièvre qui ayant toujours augmenté, devint continue avec des redoublemens. Le septième jour il tomba dans un délire violent & presque continu, accompagné de cris, de larmes, de ten-

## A M E

343

reurs & d'une infirmité perpétuelle. Le troisième jour de son délire, un de ces coups d'inspiration que l'on dit qu'on sent rechercher aux animaux malades les herbes qui leur sont propres, lui fit demander à entendre un petit concert dans sa chambre. Son Médecin n'y consentit qu'avec beaucoup de peine; cependant on lui chanta des Cantates de Bernier; dès les premiers accords qu'il entendit, son visage prit un air serein, ses yeux furent tranquilles, les convulsions cessèrent absolument, il versa des larmes de plaisir, & eut alors pour la Musique une tendresse qu'il n'avoit jamais éprouvée, & qu'il n'éprouva point depuis. Il fut sans fièvre durant tout le concert, & dès qu'on l'eut fini, il retomba dans son premier état. On ne manqua pas de revenir à un remède dont le succès avoit été si imprévu & si heureux. La fièvre & le délire étoient toujours suspendus pendant les concerts, & la Musique étoit devenue si nécessaire au malade, que la nuit il faisoit chanter & même danser une parente qui le veilloit, & à qui son affliction ne permettoit guère d'avoir pour son malade la complaisance qu'il en exigeoit. Une nuit entr'autres qu'il n'avoit auprès de lui que la garde, qui ne faisoit qu'un misérable vaudeville, il fut obligé de s'en contenter, & en ressentit quelques effets. Enfin dix jours de Musique le guérèrent entièrement, sans autre secours qu'une saignée du pied, qui fut la seconde qu'on lui fit, & qui fut suivie d'une grande évacuation. *Voyez TARENTULE.*

M. Dodart rapporte ce fait, après l'avoir vérifié. Il ne prétend pas qu'il puisse servir d'exemple ni de règle; mais il est assez curieux de voir comment dans un homme dont la Musique étoit, pour ainsi dire, devenue l'ame par une longue & continuelle habitude, les concerts ont rendu peu à peu aux esprits leur cours naturel. Il n'y a pas d'apparence qu'un Peintre puisse être guéri de même par des tableaux, la Peinture n'a pas le même pouvoir sur les esprits, & elle ne porteroit pas la même impression à l'ame.

AME DES BÊTES. (*Métaph.*) La question qui concerne l'ame des bêtes, étoit un sujet assez digne d'inquiéter les anciens Philosophes; il ne paroît pourtant pas qu'ils se soient fort tourmentés sur cette matière, ni que partagés entr'eux sur tant de points différens, ils se soient fait de la nature de cette ame un prétexte de querelle. Ils ont tous donné dans l'opinion commune, que les brutes sentent & connoissent, attribuant seulement à ce principe de connoissance, plus ou moins de dignité, plus ou moins de conformité avec l'ame humaine; & peut-être, se contentant d'envelopper diversément, sous les savantes ténèbres de leur style énigmatique, ce préjugé grossier, mais trop naturel aux hommes, que la matière est capable de penser. Mais quand les Philosophes anciens ont laissé en paix certains préjugés populaires, les modernes y signalent leur hardiesse. Descartes suivit d'un parti nombreux, est le premier Philosophe qui ait osé traiter les bêtes de *pures machines*: car à peine Gomesius Pereira, qui le dit quelque tems avant lui, mérite-t'il qu'on parle ici de lui; puisqu'il tomba dans cette hypothèse par un pur hasard, & que selon la judicieuse réflexion de M. Bayle, il n'avoit point tiré cette opinion de ses véritables principes. Aussi ne lui fit-on l'honneur ni de la redouter, ni de la fuir, pas même de s'en souvenir; & ce qui peut arriver de plus triste à un novateur, il ne fit point de secte.

Descartes est donc le premier, que la suite de ses profondes méditations ait conduit à nier l'ame des bêtes, paradoxe auquel il a donné dans le monde une vogue extraordinaire. Il n'auroit jamais donné dans cette opinion, si la grande vérité de la distinction de l'ame & du corps, qu'il a le premier mise dans son plus grand jour, jointe au préjugé qu'on avoit

[\*-14] Texte de Diderot

● [\*\*] Coquilles

[E]

[\*-15] Texte de Diderot

[E-2]

[\*-16] Texte de Diderot

[E-3]

[\*-17] Texte de Diderot

## Notes

- 1) Reprise du texte presente lors de la Table Ronde Internationale Importance de metadonee , a Montpellier, le 10 juillet, 2008
- 2) Jaques Roger, dans Diderot, Oeuvres completes, edite par Jacques Proust et Jean Varloot Herbert Dieckmann, Paris, Hermann, 1975, t I, pp 155-163
- 3) Histoire de VAcademie royale des sciences avec les memoires de mathematique et de physique tires des registres de cette Academie, 92 Vols, Paris, Imprimerie royale, 1699-1797
- 4) Entre autres, voir Jacques Proust, De TEncyclopedie au Neveu de Rameau: l'objet et le texte. », dans L'Objet et le texte, Geneve, Droz, 1980, pp 157-204 (Journal Article), et Marie Leca-Tsiomis, Ecrire VEncyclopedie. Diderot de Vusage des dictionnaires a la grammaire philosophique, Vol 375, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », Oxford, Voltaire Foundation, 1999
- 5) Table generate des matieres contenues dans VHistoire et les Memoires de VAcademie Royale des Sciences de Paris, depuis Vannee 1699 jusques en 1 734 inclusivemenU Vol 3, Amsterdam, Pierre Mortier, 1741
- 6) Voir pag.44

## Notes pour YEncyclopedie

- [\*] TextedeDiderot
- [A] Fontenelle, Sur le delire melancolique », Histoire de tAcademie royale des sciences. Annie 1709, Paris, Jean Boudot, 1711, pp.11-13 Diderot cite le premier paragraphe.
- [\*-2] Texte de Diderot
- [\*-3] Texte de Diderot RENVOI GLANDE PINEALE »
- [\*-4] Texte de Diderot
- [\*-5] Texte de Diderot
- [\*-6] Texte de Diderot
- [A-2] Fontenelle, ibid, Diderot reprend la suite du texte precedent et le cite dans son inte gralite.
- [\*-7] Texte de Diderot RENVOI CENTRE OVALE »
- [\*-8] Texte de Diderot
- [B] Dortous de Mairan, Sur le siege de Tame dans le cerveau », Histoire de tAcademie royale des Sciences, tannee 1741, Paris, Imprimerie royale, 1744, pp. 39-45 Diderot cite le texte du page 40
- [\*-9] Texte de Diderot
- [B-2] Mairan, ibid, Diderot cite les pages 43-44
- [•E-10] Texte de Diderot
- [B-3] Mairan, ibid Diderot cite les pages 43-44 avec la modification de certaines expressions.
- [\*-11] Texte de Diderot
- [C] Francois de La Peyronie, Observations par lesquelles on tache de decouvrir la partie du Cerveau ou l'Ame exerce ses fonctions », Les Memoires de Mathematiques et de Physique. Tires des registres de cette Academie de Vannee 1741, Paris, Imprimerie royale, 1744, pp 199-218 Diderot resume le texte des pages 202-210
- [\*-12] Texte de Diderot

## Reorganisation des savoirs dans XEncyclopedie. Sur un article de Diderot

- [C-2] La Peyronie, *ibid*, Diderot cite le texte des pages 212-213
- [\*-13] Texte de Diderot
- [D] Fontenelle, *Histoire de l'Academie royale des Sciences*, annee 1705, Diverses observations anatomiques XIII, pp 55-57
- [\*-14] Texte de Diderot. Voyez les *Memoires de l'Academie*, annee 1705, pag 57, annee 1741, *Hist*, pag 31, annee 1709, *Hist*, pag II Coquilles non pas le *Memoire*, mais *l'Histoire* pour annee 1705 , non pas page. 31, mais 39 RENVOI CERVELET, MOELLE, ENTONNOIR, etc
- [E] Robert James, article ANIMUS *Dictionnaire universel de medecine*, 1745, I 1, c.79 Diderot resume librement
- [\*-15] Texte de Diderot
- [E-2] R James, art ANIMUS *ibid*, cc.79-80 Diderot cite les pages avec la modification de certaines expressions.
- [\*-16] Texte de Diderot RENVOI TARENTULE
- [E-3] R James, art ANIMUS *ibid*, cc.80-81 Diderot cite les pages avec la modification de certaines expressions.
- [\*-17] Texte de Diderot. Diderot modifie legerement la derniere phrase de l'article de James, en supprimant la reference donnee par ce dernier: et nul autre art ne la doit egaler sur ce point *Memoires de l'Acad Roy. des Sciences*, Ann. 1707